



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

LES MANTILLES SÉVILLENNES.

La chose qui ne peut cesser de plaire, la chose que l'on aime toujours, la chose que l'on place partout, la chose qui survit à toutes choses, en toilette bien entendu, ce sont les dentelles ! — Il n'est point de joli costume sans dentelles ; il n'est pas de femme heureuse sans dentelles. — Nous en faisons l'expérience dans ce temps de révolution et de réforme, où la dentelle n'a pourtant point cessé de paraître sur toutes les robes, de s'y rencontrer dans toutes les promenades, de dominer dans toutes les corbeilles de noces.

Aussi le nom de Violard¹ ne s'effacera-t-il jamais de nos annales coquettes et luxueu-

ses, et soit que nos modes prennent l'influence de la splendeur ou de la simplicité, c'est toujours à Violard qu'appartiendra la palme du bon goût, de la distinction et des plus piquantes créations.

Aujourd'hui, nous citerons ses délicieuses *mantilles sévillennes*, parce qu'elles seront de toutes les époques, de toutes les modes, de tous les goûts, et un de ces précieux *fonds* des toilettes que les femmes aiment toutes à posséder.

Donc, il n'est pas une jolie corbeille de noce où cette mantille ne trouve sa place ; réunissant l'ampleur du châle à la grâce de l'écharpe et à la coquetterie du voile, elle remplit à merveille ces trois conditions. On a pu en juger par la dernière gravure où nous l'avons représentée, et que nous rappelons aujourd'hui, à cause du succès qu'elle a obtenu, et du grand nombre de ces mo-

¹ Rue Choiseul, 2 bis.

dèles qui nous ont été demandés de tous côtés.

Une charmante manière de donner à une robe de barége l'aspect d'une étoffe plus riche et *moins été*, est de la doubler d'un transparent rose ou cerise. Nous avons vu ce genre appliqué à des baréges fond blanc à dessins tures, ou pompadour, ou à lignes. — Cette doublure, indépendamment de la consistance qu'elle donne à l'étoffe, produit un reflet doux et chatoyant qui est très-joli. — Parmi les robes préparées pour les eaux de Bade, nous avons vu de charmantes redingotes en taffetas lilas, bleu de France, vert anglais ornées de dentelle noire placée en revers sur le devant du jupon et des deux côtés du corsage ouvert *carrément* et laissant apercevoir une petite pièce pareille à la robe, tenant lieu de la chemisette du corset, et recouverte de dentelles échelonnées; les manches demi-longues et demi-larges, terminées par trois petites dentelles également échelonnées, ce qui garnit parfaitement le bras. Une guimpe et des sous-manches très-bouffantes, en tulle blanc uni, donnaient à ces toilettes un aspect demi-négligé d'un très-bon goût; — entre les deux dentelles, sur le devant du jupon, des nœuds de la nuance de la robe, formant quatre coques séparées par de petites boucles de marcassite ou d'or bruni. Les souliers étaient de la même nuance que les robes, genre très à la mode, et sur lequel nous appellerons l'attention de nos lectrices. — Ceci est une élégance *comme* tout ce qui sert à compléter les toilettes. On sait quel avantage offre un costume réunissant fichus, chaussures, coiffures, etc., etc., bien assortis, ne laissant pas d'hésitation dans la manière de s'habiller. — Pour une fête donnée au château de ***, nous avons vu expédier à deux jeunes sœurs des robes en linon blanc ornées de bouillonnés pareils montant jusqu'aux genoux, et recouvrant la berthe et les manches courtes. — Sur ces bouillonnés étaient placés à de petites distances de tout petits nœuds formés de trois coques de satin rose, très-serrés et *capitonés*, on peut dire dans des bouillons de linon, de manière à figurer une foule de papillons roses répandus sur une mousse blanche. Comme tout va bien aux jolies filles qui ont de doux yeux

bleus et une forêt de cheveux noirs, les demoiselles Rom... devaient être charmantes dans ces fraîches et originales toilettes. — Une délicieuse coiffure de soirées dansantes, telle qu'il en existe aux environs de Paris ou aux bords de la mer, c'est un nœud de velours noir, ou vert, ou gros bleu, à bouts flottants, fixé sur le côté de la tête, sous une rose sans feuille. Le grand peigne d'écaille va admirablement avec ces coiffures; et à ce sujet, nous rappellerons les magnifiques assortiments de ce genre qui se trouvent dans la maison Cauvard¹. — Les formes, les ornements, les nuances, l'exquise finesse, enfin, tout ce qui fait la beauté des peignes d'écaille, s'y trouve dans la recherche la plus nombreuse, comme la plus variée. — Les dépôts que cette maison a établis à Londres et dans les capitales étrangères attestent assez de savogue, et justifient les avantages de *prix* et de *choix* qu'on peut obtenir dans une spécialité établie sur une aussi grande échelle.

— Les redingotes en batiste blanche, avec double petite garniture pareille, tuyautée sur le devant; le bas du jupon pareil, dépassant de la hauteur de quatre petites garnitures tuyautées. Même ornement autour de la petite pèlerine et au bas des manches, demi-longues, forme les plus charmants *premiers* négligés du matin. — Une marmotte en dentelle ou un petit bonnet tout en entre-deux de valenciennes, avec nœuds de taffetas rose, et pantoufles de moire écrue, entourées d'un petit tuyau de faveur rose et rosette rose sur le devant, complète cette toilette. — Sur des robes d'organdie blanc, les petites broderies en paille sont d'un goût charmant. Ces broderies sont souvent l'ouvrage même des jeunes femmes qui les portent. — L'emploi en est facile, car la paille, tressée comme une espèce de petite soutache, suit tous les dessins que l'on fait tracer sur la mousseline ou l'organdie. — On en fait aussi qui n'ont aux bords de chaque volants que quatre ou cinq petits lisérés de paille, ou un feston très-creux, entouré de paille. — Une très-jolie robe de ce genre, sortie, assure-t-on, de chez Camille², pour aller trouver une noble et jeune Espagnole, était en organdie, se-

¹ Boulevard Bonne-Nouvelle, 10. — ² Rue Choiseul, 15.

mée d'épis de blé brodés en paille. Une coiffure en coquelicot et un bouquet de coquelicot pour le corsage accompagnaient la toilette.

— Les pèlerines *Marie-Antoinette* à longs pans, qui se nouent par derrière, sont des plus à la mode, et M^{me} Payan¹, qui a eu l'initiative de ce charmant modèle, les renouvelle chaque jour dans la plus charmante variété de garniture, broderies, etc. Ces pèlerines vont parfaitement avec les robes décolletées, que l'on porte beaucoup en ce moment, où l'on a hâte de profiter des derniers jours de l'été. — Rien de jeune et de joli, en effet, comme une robe de taffetas à rayures, en écossaise, ou unie, de couleur tendre, à manches courtes garnies d'engageantes, en étoffe pareille, ou en mousseline, ou en dentelles assorties à la pèlerine nouée derrière la taille.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de petite soirée. — Robe en barège broché; fichu-écharpe en dentelle, noué; mitaines de velours noir.

Toilette négligée. — Peignoir demi-long et jupe pareille en batiste avec garniture en batiste potelée; coiffure en dentelle. Le derrière du peignoir a une coulisse froncée autour de la taille.

Le drapeau offert à la ville de Bourges par la deuxième légion, à propos du banquet qui a eu lieu la semaine passée, a été pour la maison Sorré-Delisle² un véritable triomphe de circonstance, tant on a admiré la beauté et l'éclat des broderies exécutées dans cette maison. — Du reste, les recherches les plus délicates de toutes les broderies pour insignes militaires, franc-maçoniques, et enfin de tous genres, sont devenues, chez Sorré-Delisle, une spécialité qui surpasse en goût, en perfectionnement, en exactitude, tout ce que les travaux de ce style ont pu produire jusqu'ici.

PIEDS ET MAINS.

Le cachet des plus fines distinctions chez les femmes, ce furent toujours les pieds et les mains. — Laissons à Caux³ le soin de donner

au pied toutes les grâces, d'en centupler le charme par l'art de la chaussure, et félicitons la mode de ce que le retour des robes permet aujourd'hui toutes les recherches du bas et du soulier; mais gloire et hommage à Guerlain, qui, pour l'amour des mains, a créé, lui, la *Sapocetti*, qui surpasse tous les savons les plus onctueux et l'*Oléine*, qui donne une telle souplesse, un tel velouté à la peau, que son emploi devrait être adopté par toute femme désireuse de faire *patte de velours* (et l'on dit qu'il en est quelques-unes qui ont ce caractère). — Mais c'est jusqu'au bout des doigts que Guerlain⁴ a voulu étendre les séductions de sa magie; et pour rendre les ongles brillants, transparents et nacrés, il a inventé, ou exhumé, ou importé, n'importe l'expression, la *Poudre orientale*. — Quelques parcelles de cette poudre, frottée légèrement sur les ongles, leur donnent un brillant rose et diaphane que l'antiquité connaissait sans doute lorsqu'elle appelait le crépuscule l'Aurore aux doigts de roses. Aujourd'hui, on pourrait nommer *femmes aux doigts de roses* toutes celles qui font usage de la *Poudre orientale*. — Et nous la recommandons, entre toutes les séductions de la coquetterie féminine...

Mais nous ne quitterons pas la séduction de la main sans parler des bagues *triologiques*, qui représentent, dans un admirable travail d'or, de perles ou de pierreries, la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. — C'est un bijou mystique et charmant que Janisset² a mis aux mains de toutes les femmes de goût, habituées aux parfums de Guerlain et aux gants de Mayer³.

Et puis encore, à ce propos de mains et de pieds, donnons un hommage flatteur à la maison Melnotte⁴, qui sait si bien à Londres perpétuer la vogue des gants et des souliers de Paris. Le choix de tant de fantaisies parisiennes, joint à toutes ces recherches de la ganterie et de la chaussure, est bien fait pour donner à cette maison la réputation qui lui amène toute la fashion de l'Angleterre, et la place comme succursale des plus heureuses créations des modes parisiennes.

¹ Rue Vivienne, 15. — ² Place de la Bourse, 31. — ³ Boulevard des Italiens, 11.

⁴ Rue de la Paix, 11. — ⁵ Rue Richelieu, 112. — ⁶ Rue de la Paix, 26. — ⁷ Londres, 23, Old-Bond street.

UNE COUPE.

Cette coupe, c'est tout un poème; — un poème sans le moindre sonnet, sans le plus inoffensif alexandrin. — Mais un poème tout en or, en rubis, en émaux, en perles fines. C'est un poème à faire frémir dans leur tombe l'ombre de Benvenuto Cellini, de Ghilberti, ou du vieux Buonarroti lui-même!

Ne vous imaginez pas qu'il s'agisse de quelque trouvaille florentine plus ou moins apocryphe; de quelque théorie mystique sur les splendeurs de l'art d'autrefois. — Non, il s'agit tout simplement de ce que nous avons vu, pas plus tard qu'hier; il s'agit d'un de ces chefs-d'œuvre qu'il n'était donné d'accomplir en ce temps-ci qu'au goût, au talent, à la brillante fantaisie de nos artistes français.

Figurez-vous donc, sur une base triangulaire, de style renaissance, toute constellée d'émaux, de rubis et d'émeraudes, un sol où rampent les plus fantastiques et les plus capricieux enlacements de fleurs, de pampres, de ceps de vignes, de lézards, de couleuvres, de scarabées, de salamandres, et de merveilleux crustacés. — Du centre, s'élancent les branches d'or enroulées les unes sur les autres, d'où retombent en panache des bouquets de feuilles de vigne en émail, et des grappes de perles fines, les unes noires, et aux reflets fauves et diaprés, les autres blanches et scintillantes comme les gouttes de la rosée. — Au-dessus, les branches se séparent, se divisent, se retrouvent, se recroisent, et soutiennent une vaste coupe d'onyx, diaphane, limpide, radieuse, chatoyante à tous les rayons de la lumière. — Au-dessus, comme aux bords de la coupe, les feuilles d'émail s'enlacent aux ceps d'or, au grappes de perles et d'opale. Enfin à la branche la plus élevée est suspendue une grappe énorme, comme les fruits de la terre promise, et toute prête, pour ainsi dire à laisser tomber les flots d'un vin généreux et intarissable.

Maintenant à travers tout ce feuillage d'or et de pierreries, jetez les plus gracieuses et les plus fraîches figures d'amour, au sourire enfantin, aux petites mains potelées, et aux ailes d'or; — de ces figures comme Carlo Maratta en peignait sur les glaces du palais Colonna, ou comme Paul Véronèse en groupait autour de ses madones aux cheveux

blonds et aux robes de brocart. Les uns semblent craindre la chute de la précieuse coupe d'onyx, et l'étreignent en tous sens de branches souples; les autres jouent avec les salamandres, ou s'emparent des nids aux œufs de turquoise. Deux ont surpris dans son sommeil une bacchante qui s'est venue reposer, ou plutôt qui est tombée, la tête renversée et les cheveux épars, sur le principal rameau de l'arbre, et ils l'attachent dans un inextricable réseau de fleurs et de pampre vert; cette figure en argent, est modelée avec une délicatesse, un fini, qui défieraient les plus habiles et les plus hardis Florentins du xvi^e siècle; elle a en même temps une désinvolture, un laisser-aller, une grandeur de style qui rappellent les figures michelangesques du tombeau des Médicis de San-Lorenzo. Si nous redescendons au-dessous des feuilles d'émail, et des grappes de perles, nous trouvons trois adorables figures, qui, nous le croyons, sont les trois expressions symboliques de l'effet du vin. — Ici c'est un vieillard, au front chauve, au regard fixe et à demi-éteint; la coupe est tombée à ses pieds, vide et presque brisée, et lui, il reste dans cette extatique béatitude qui défie les tristesses de l'âge et les illusions de la jeunesse. — Il a néanmoins cette grave et magistrale prestance des philosophes de l'école d'Athènes, de Raphaël; ne serait-ce pas Epicure lui-même? Là, c'est un jeune homme qui s'est couronné de roses; lui aussi a laissé la coupe s'échapper de ses mains, et il est resté immobile et rêveur; son regard est perdu vers le ciel, et on dirait qu'il se chante à lui-même l'hymne mystérieuse de son bonheur. A le voir si jeune, si beau, si pensif et si indolent, nous reconnaissons en lui un de ces galants et insoucieux cavaliers, à qui Boccace fait raconter les plus poétiques et les plus lestes nouvelles de son Décaméron. — Plus loin, enfin, c'est une jeune femme qui s'appuie sur l'épaule d'un brillant gentilhomme, au pourpoint rehaussé d'or et à la toque empanachée; c'est, à coup sûr, quelque belle fille de l'archipel qui a suivi un beau et glorieux capitaine de Venise, proveditor ou fils de doge, pour le moins, qui lui aura trop fait les honneurs du vin de Chypre ou de Ténédos. Sans doute, la pauvre enfant lui a dit ses plus douces pa-



20 Août 1848.

Barnier.

2372.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens, 1.

*Robe de foulard de la M^{me} Gayelin. Fichu en dentelle des M^{mes} Vicard.
 Toilette matinée et Coiffure en dentelle de M^{me} Puyant.*

Mme S. & J. Fuller, 34, Rue de la Harpe, 1.



roles, et elle s'endort en fredonnant un refrain de son pays, dont les dernières notes se perdent avec la brise et le murmure de la mer.

Chacun de ces ravissants sujets d'argent niellé pourrait appeler la trinité physiologique de l'ivresse, — ce que, dans un langage plus prosaïque, on a nommé chez nous *le vin gai*, — *le vin triste*, — *le vin amoureux*. — Chacun de ces sujets est exécuté avec une rare perfection, avec autant de finesse que de fermeté, d'expression que de style.

Nous avions donc raison de dire en commençant que cette coupe est un poème; — que la fantaisie comme *l'art* proprement dit, ont lutté d'originalité, de hardiesse d'inspiration. Si c'est un chef-d'œuvre d'art comme composition et comme ciselure, c'est aussi un chef-d'œuvre de bijouterie, comme exécution, comme goût et comme habileté pour la monture des pierres.

Mais, allez-vous me demander : d'où vient cette coupe ? A qui est-elle destinée ?..... Elle vient de Paris, elle est l'œuvre de notre plus illustre joaillier et de ses artistes les plus distingués. — Mais elle a déjà quitté Paris, à l'heure où j'écris ces lignes; elle est partie pour le beau pays de toutes les féeries, de tous les rêves, de toutes les merveilles. Dans quelques jours elle aura passé par l'Alhambra bien-aimé des vieux rois de Grenade, et sera arrivée à Séville; c'est dire qu'elle est destinée à un jeune prince qui a toujours eu cette belle et heureuse passion, ce culte intelligent et sincère des beaux-arts.

LA SAISON DE LONDRES.

Londres, le 14 août 1848.

L'heure dernière de la saison de Londres a sonné. Le théâtre de la Reine a fait sa clôture, sa majesté elle-même est partie pour l'île de Wight, et la ville commence à être déserte. Les concerts ont cessé; celui de M^{me} Santa Croce a été le dernier, et cette fois encore le proverbe *aux derniers les bons* a reçu une nouvelle sanction. Entourée des premiers talents restés à Londres, M^{me} Santa Croce pouvait se croire en famille. Succès d'argent, succès de bravos, rien n'a fait défaut à la charmante bénéficiaire. C'était justice.

Robert Houdin, le miracle fait homme, nous quitte aujourd'hui chargé de guinées, qui ne sont que la monnaie des applaudissements qui ont salué chacune de ses séances fantastiques; mais un lieu de plaisirs qui continue à rester vivace malgré l'âge avancé de la saison, c'est le théâtre italien de Covent-Garden. Samedi on y a donné la première représentation de *Guillaume Tell*. Roger y jouait le rôle d'Arnold, immortalisé par Duprez, et il a chanté les principales parties du rôle en artiste consommé, en artiste de premier ordre. Toutefois le triomphe de Roger a été plus éclatant encore à la représentation de M^{me} Pauline Viardot Garcia, où Mario était devenu *subitement* malade. Pour ne pas faire manquer le spectacle, Roger, en bon camarade, et laissant de côté toute prétention d'amour-propre, et avec une *entente cordiale* d'artiste à artiste qui lui fait infiniment honneur, entreprit de jouer à une heure de notice le rôle important de Raoul de Nangis, qu'il chanta en français. Vous dire le triomphe de Roger est chose... indicible... Le roi des ténors, ainsi que vous l'appeliez lorsqu'il était à l'Opéra-Comique, a été sublime acteur, et magnifique chanteur. Le beau septuor du duel a été bissé, succès que ce morceau n'avait jamais obtenu avec Mario; aussi Roger a-t-il eu le privilège de rendre *subito* Mario à la santé; si bien que depuis ce soir-là, Mario se porte très-bien, et Roger encore mieux.

Tamburini a laissé tout à désirer dans le rôle de Guillaume Tell. La voix de cet artiste est passée depuis longtemps de vie à trépas; que la terre lui soit légère!

M^{me} Castellan, chargée du rôle de Mathilde, ne nous a fait oublier ni M^{me} Cinti-Damoreau ni M^{me} Dorus-Gras.... Pourquoi M^{me} Persiani n'a-t-elle pas rempli ce rôle?

Roger doit jouer encore deux ou trois fois *Guillaume Tell*, après quoi il fera une tournée dans les provinces anglaises, en compagnie de Jenny Lind, du grand Lablache et de Gardoni. Heureux sont ceux qui sont appelés à entendre cet artiste dans les concerts où il chante avec tant d'âme et de *gusto*!

M. Dupin, homme de lettres, le nouveau directeur du Théâtre-Italien de Paris, est venu engager à Londres une demoiselle

Monti, contralto de mérite, et un baryton, Alessandro Galli. Ces deux artistes que nous avons eu occasion d'entendre, sont doués de fort belles voix. Lablache, Tagliafico et M^{me} Persiani, sont aussi engagés par M. Dupin.

Vous savez qu'il existait ici depuis trois ans un journal fondé par le docteur Curie, médecin homéopathe, et par M^{me} de Brunnetière (née Tallien), qui se publiait sous le titre de *l'Observateur français*. Malgré le talent réel du docteur Curie, et de M^{me} de Brunnetière, qui y a fait des articles qu'eussent pu signer le vicomte de Launay lui-même, ce journal vient de céder la place au *Courrier de l'Europe*, qui l'absorbe, avec tous les honneurs de la guerre.

Le Théâtre-Français a fait sa clôture après nous avoir montré ici le répertoire de Ravel, qui a été peu goûté, et des pièces telles que *Bonhomme Richard*, *Vestris I^{er}*, *le Poisson d'Avril*, qui ont mis dans tout leur jour le talent de Levassor et de Sainville. L'habile directeur de Saint-James se propose de rouvrir au mois de novembre, avec une troupe d'opéra-comique, qui serait remplacée à Pâques par une troupe de haute comédie : on s'accorde à trouver cette double combinaison très-favorable au succès de la future entreprise.

Tous comptes faits, M. Lumley, directeur du théâtre de la Reine, aura gagné cette année trois mille livres sterling (75,000 fr.) — Par forme de compensation, l'entreprise rivale de Covent-Garden aura perdu une somme de quarante mille livres sterling (environ un million de francs.) Ce chiffre, qui paraîtrait fabuleux en France, passe inaperçu de ce côté-ci du détroit : c'est en effet une goutte d'eau pour les riches entrepreneurs de Covent-Garden, MM. Delafeld et Webster, deux des brasseurs de Londres des plus considérables et des plus considérés ; aussi, n'est-il nullement question de discontinuer l'entreprise de Covent-Garden, qui ouvrira de nouveau dans les premiers jours de mars 1849. Roger y est engagé pour quinze représentations.

NATHALIE DE S.

LE CAMP DE SAINT-MAUR.

On m'avait dit : « Allez à Saint-Maur, si vous voulez voir quelque chose de réellement martial. Saint-Maur n'est plus une vallée de lait et de miel, le village des pastorales, la patrie insipide des dahlias ; Saint-Maur est devenu un camp. On y sème des obus dans les prairies, il pousse des baïonnettes de cinq pas en cinq pas. »

C'est pourquoi je suis allé à Saint-Maur.

Aujourd'hui, me disais-je, je veux voir les boulets sortir de terre comme les melons. Il me tarde de m'asseoir à l'ombre des baïonnettes, d'entendre les oisillons chanter des hymnes de combat, et de contempler le rat champêtre au moment où il mord la cartouche.

On ne m'avait pas appris que le vent du temps de Louis XV avait soufflé par là.

Saint-Maur a pris la tournure d'un camp de fantaisie où l'on passe le temps comme on le passait jadis au Petit-Trianon, en joyeux loisirs.

C'est ici qu'il convient surtout de moduler l'air de Boieldieu : *Ah ! quel plaisir d'être soldat !* Toutes les moustaches ne s'y frisent que de bonheur ; vous n'y verriez pas un schako qui n'y fût couronné d'une branche de myrte et d'une touffe de roses.

Il faut vous le dire, il y a un théâtre au camp de Saint-Maur. On y joue deux fois la semaine. Que faire aujourd'hui en un camp, à moins qu'on ne file une scène d'amour ou qu'on ne gazouille un couplet de facture ?

Lundi dernier, les soldats ont donné *Bobèche et Galimafré*, parade du théâtre de la Montansier. Ils monteraient *Monte-Cristo* s'ils étaient sûrs de rester encore un mois ; ils ont promis *Actéon* pour la semaine prochaine.

Actéon, tout le monde le sait, est un charmant opéra-comique, rempli de fraîcheur. On y trouve surtout des rôles de femmes. J'en ai fait l'observation aux troupiers. Les troupiers se sont mis à rire.

— Ne complexez-vous donc pour rien les vivandières ? ont-ils répondu.

On donnera, comme seconde pièce, *Un Petit de la Mobile*, la pièce en vogue des Variétés.

Comme j'allais sortir du camp, je m'arrêtai devant un roulement de tambour. On lisait un fragment de journal.

— Enfants, disait un caporal, nous allons peut-être partir pour l'Italie.

— S'il en est ainsi, répliqua le groupe, il y a une chose certaine, c'est que nous ne tarderons pas à conquérir le théâtre de la Scala, à Milan.

La guerre s'en va, l'art dramatique arrive.

THÉÂTRES.

Il n'est pas probable que l'Opéra puisse donner avant mercredi ou vendredi prochain la première représentation du ballet des *Amazones*. Cela s'explique par les soins minutieux apportés à la mise en scène de cette œuvre chorégraphique, si remplie de détails. Les costumes, surtout, sont l'objet d'une sollicitude toute particulière. On parle de perfectionnements très-ingénieux dans certaines parties de cette intéressante mise en scène. On s'accorde à dire que ce ballet sera l'un des plus élégants et des plus gracieux qu'ait jamais donnés l'Opéra.

La grande pièce qu'on va mettre à l'étude à l'Opéra avait d'abord été intitulée *la Nonne sanglante*; c'est le titre qu'elle portait quand M. Berlioz commença à en écrire la musique. Elle s'appellera sur l'affiche *Jeanne la Folle*, paroles de M. Scribe, musique de M. Clapisson.

Le Théâtre de la République s'apprête à nous donner la première représentation d'une comédie de M. Méry, le *Vrai Club des femmes*. La facilité de ce poète si ingénieux est proverbiale; il improvise pour ainsi dire des vers dont l'élégance et la correction sont soutenues. Cette fois, il n'a pas changé précisément de procédé: le *Vrai Club des femmes* a été écrit en quelques jours; mais la pièce était en cinq actes, et l'auteur a passé plus de deux mois à la mettre en deux actes seulement. M. Méry a suivi, comme on voit, le précepte de Boileau:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

On avait dit que M^{me} Stoltz s'était entendue avec le Théâtre-Italien. Cette nouvelle ne paraissait pas dénuée de vraisemblance; il y avait là une hardie résolution d'artiste qui est tout à fait dans le caractère de M^{me} Stoltz. Les débuts de cette cantatrice sur la scène Ventadour auraient certainement excité la plus vive curiosité et éveillé d'avance les sympathies. Mais, d'un autre côté, on prétend que M^{me} Stoltz se dispose à faire un voyage en Amérique, et que M. Haumann, le célèbre violoniste, s'y rendrait

en même temps. L'absence de ces artistes serait d'une année.

A défaut de M^{me} Stoltz, et même de M^{me} Julia Grisi, qui, dit-on, n'a pas encore signé un nouveau traité, M. Dupin, le nouveau directeur du Théâtre-Italien, ne manquera pas de cantatrices. On lui en recommandera au besoin. Voici en effet ce que dit M. Fiorentino, dans son feuilleton musical du *Constitutionnel*:

« Il y avait ces jours derniers, à Paris, une jeune prima donna douée de qualités brillantes et déjà célèbre par ses nombreux succès sur les premiers théâtres d'Italie et d'Espagne. M^{me} Angéline Bosio; tel est le nom de la jeune artiste, âgée de moins de vingt ans, et mariée depuis un mois à peine, a une voix vibrante, étendue, dramatique, une figure pleine d'âme et de caractère, une taille imposante et élevée. Elle a chanté dernièrement à Madrid, à la satisfaction des habitués les plus difficiles, *Norma*, *Attila*, *Luisa Strozzi*, *Macbeth*, et une foule d'autres partitions de Verdi, de Donizetti et de Mercadante. Si M^{me} Bosio n'est pas encore partie, ce serait une acquisition excellente pour le Théâtre-Italien. »

Il est question, au Théâtre-Historique, d'un *Catilina*, grand drame à spectacle et divisé en tableaux, auquel M. Alexandre Dumas met en ce moment la dernière main. La conspiration de Catilina a déjà été traitée plusieurs fois sur la scène française; mais de toutes les pièces faites sur ce sujet, on ne connaît plus, même parmi les littérateurs, que la tragédie de Crébillon.

M. Alexandre Dumas a conçu son œuvre d'après les principes modernes, qui exigent, dans une conception dramatique, la vérité avant toutes choses. Ce sera, dit-on, une étude curieuse de la société romaine, et l'on dit que la grande figure de Cicéron y est hardiment dessinée. Nous verrons donc, non pas des statues romaines, mais des Romains au naturel, des Romains de chair et d'os. Déjà, dans *Caligula*, cette œuvre dont on n'a pas justement apprécié le beau travail historique, M. Alexandre Dumas a montré à quel point il possède le sentiment de l'antique et avec quelle aisance il fait remonter, comme a dit M. Théophile Gautier, « la pourpre de la vie aux veines du passé. »

Album.

Une colonne d'ouvriers du faubourg Saint-Antoine, destinés à être employés aux travaux de canalisation de la Marne, arrivait, il y a quelques jours, dans une com-

mune du canton de Lagny. Les nouveaux venus furent peu fraternellement accueillis; une sorte de suspicion les tint à distance, et nulle communication ne paraissait vouloir s'établir entre eux et les habitants. Les ouvriers voyant qu'il en fallait prendre son parti, le prirent assez philosophiquement.

Cependant, il se trouvait parmi eux un certain nombre d'orphéonistes qui, le second jour, s'avisèrent de se réunir le soir sur la place, et de chanter quelques-uns de ces beaux chœurs qu'on leur apprend dans les écoles gratuites de chant de Paris, et qui seront un jour un puissant levier de civilisation. Nous devons dire, à l'honneur des indigènes, que l'effet a été magique; ils sortirent de leurs maisons, écoutèrent de loin, d'abord, quelqu'un s'approcha,

Un autre le suivit, un autre en fit autant.

Si bien que, séduits, ils formèrent un cercle épais autour des chanteurs. Puis, à peine les chants eurent-ils cessé, que chacun s'empara du bras d'un exécutant et voulut être son hôte.

Depuis Orphée, qui charma les enfers, et le violoniste Boucher, qui séduisit les douaniers de Douvres, le pouvoir de la musique n'avait rien opéré de pareil.

Mais tout le monde ne connaît peut-être pas l'histoire de Boucher, la voici : Boucher, passant en Angleterre, avait emporté avec lui quelques violons à propos desquels la douane lui fit une des querelles ordinaires à cette institution. Impatienté de toutes ces difficultés, Boucher saisit un des violons, joue l'air national des Anglais, *God save the king*, et le fait suivre de variations si entraînantes, que le chef des douaniers, tout transporté, s'écria quand il eut fini : « Monsieur, vous avez fait plus qu'Orphée : Orphée n'avait séduit que les diables, et vous, vous avez attendri les douaniers de Douvres ! » Et il lui rendit ses violons.

On raconte encore qu'à Château-Thierry, en 93, les Vandales du temps voulurent détruire l'orgue comme un instrument de superstition. L'organiste, qui n'avait plus de fonction, mais qui ne voulait pas sans protester laisser commettre un pareil acte

de barbarie, les précéda à l'église, et les accueillit à leur entrée par un roulement de tonnerre qui les arrêta tout court. Puis il fit sortir de l'instrument une prière si suave, des accens si touchants, qu'ils se découvrirent spontanément et se retirèrent.

L'orgue fut sauvé.

— Une locomotive d'essai, venant de Lille, est arrivée dimanche, dans l'après-midi, jusque près du mur d'enceinte de Dunkerque. On donne toujours comme certain que l'inauguration de ce chemin de fer aura lieu le 1^{er} septembre.

— La comtesse de Landsfeld (Lola Montès) habite depuis quelque temps le château de Pregny, situé sur la rive septentrionale du lac de Genève, et appelé vulgairement château de l'impératrice, parce que l'impératrice Joséphine y a résidé pendant quelque temps. M^{me} de Landsfeld a fait disposer et orner ce délicieux château avec le plus grand goût. Au reste, elle y vit dans la plus grande retraite et n'est visible pour personne.

— Le parc d'Enghien, que la nature met déjà au-dessus de tout ce que l'art peut imaginer, est destiné à attirer par sa magnificence la fashion parisienne, jalouse de trouver le luxe joint à la meilleure société. Nous avons vu la fête des *Mille et une Nuits*, où toutes les célébrités chorégraphiques se faisaient remarquer, autant par la variété de leurs costumes que par leur danse vive et entraînante.

— Les essais de lumière électrique, faits sur la place du Carrousel, donnent des résultats magnifiques. Un seul bec placé vers l'angle de la rue de Chartres illumine toute la façade des Tuileries, comme ferait un beau clair de lune. De la place de la Concorde et des quais voisins, on aperçoit la réverbération de cette éclatante lumière, qui blanchit le ciel au-dessus des bâtiments du Louvre et des Tuileries. On dirait une aurore boréale ou le reflet d'un vaste incendie. Rien n'est plus éblouissant que ce feu électrique, et c'est même là son défaut; car il est aussi impossible à l'œil d'en soutenir l'éclat que de fixer les rayons du soleil.

A ce Numéro est jointe la planche 2372.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.